

MARC ARISTOUY

LES PALMIERS
DU CHILI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042520861

Dépôt légal : novembre 2025

Un si beau village

La maison de Mme Bertheaud venait d'être vendue. La nouvelle s'était rapidement répandue dans le village d'Altzaï sans soulever un grand émoi.

Pour ses habitants, paysans pour la plupart, cette propriété sans terre – si ce n'était le petit enclos entourant la maison – présentait peu d'intérêt.

Pour tous, rien n'était plus essentiel que le champ, le pré, la terre féconde, fertile, inépuisable. Une maison se défait souvent quand une terre se repose et promet un grain futur.

Personne ne s'était donc précipité à la mort de la propriétaire : il n'y avait eu ni intrigue, ni proposition sous le manteau, ni visite à la nuit tombée. Le vendeur, petit-neveu de Mme Bertheaud, n'avait fait qu'une brève apparition le jour des obsèques. La négociation avait été confiée au notaire du pays avec mission de vendre rapidement.

On ne se rappelait plus vraiment le jour où Mme Bertheaud avait rejoint Altzaï, mais elle figurait parmi ces rares villageois venus d'ailleurs qui, ayant montré leur utilité, avaient fini par faire communauté.

Elle avait l'accent pointu comme il se fait entendre au nord de Bordeaux. Cela lui donnait un genre et représentait sa seule excentricité. On lui avait tout de suite fait bon accueil, car elle était excellente couturière, apprêtant avec beaucoup de talent les vestes et les robes. Veste de l'aîné aux formes du cadet et si le tissu était de qualité, aux formes du suivant des cadets. Les familles étaient nombreuses, l'argent manquait.

Elle passait ses journées de famille en famille, partageait le repas puis stoppait, cousait et essayait, reprenait, réessayait encore jusqu'à ce que celui qui n'avait rien se retrouvât habillé de pied en cap à la fin de la journée.

— Tiens-toi droit, petit chenapan ! sermonnait-elle.

D'habitude, on se faisait traiter de petit morveux, petit vaurien était déjà une distinction. Alors petit chenapan !

La séance d'aiguilles et d'épingles terminée, les petits modèles dont la patience avait été mise à rude épreuve

s'égayaient bruyamment dans les rues du village aux cris de « Petit chenapan, petit chenapan ».

Bourrades et croche-pattes...

Puis Mme Bertheaud avait vieilli, on l'appelait moins souvent, le prêt-à-porter avait fait irruption.

Sa maison était à l'image des autres fermes du village, construite en galets et soutenue en ses angles par des pierres de granit.

Les mêmes pierres de granit recouvraient la cour exposée au sud au milieu de laquelle trônait un mûrier-platane. Cette maison était fraîche l'été – murs épais, ombre froide du mûrier – et facile à chauffer l'hiver. Le mûrier débarrassé de son feuillage hirsute et tout en moignons ne faisait plus barrage au soleil.

Un solide mur de maçonnerie sur lequel on aimait à s'asseoir protégeait la cour. À la belle saison, quelques pots de géraniums réveillaient le regard des promeneurs de leurs pétales écarlates. Des lézards minuscules filaient de l'un à l'autre et gigotaient au bout des doigts comme les tresses de guimauve du père Labarthe, l'épicier ambulant.

L'ensemble avait été construit sur un léger promontoire dominant les champs et les prairies environnants, permettant ainsi d'échapper à la curiosité du bétail qui paissait alentour. Vaches, chevaux et brebis poursuivaient là leur besogne obstinée.

On se tenait dans cette cour comme un rhéteur sur une estrade, en position de toiser un adversaire et de convaincre un auditoire, de soulever les foules et de recevoir des acclamations et des vivats. La position était avantageuse, orgueilleuse et superbe, mais vous dominiez des prés en pente douce, des chevaux chargés d'encolure et des toisons immaculées. Et toutes ces inclinaisons affaiblissaient votre tempérament. Devant ce spectacle agricole et champêtre, on se laissait mollir, réduire et estomper.

Madame Bertheaud s'était ainsi laissée mollir, réduire et estomper par ce qui l'entourait. Elle était douce et délicate

et partageait, pour son parfait agrément, les mêmes traits de caractère que son premier voisin, François Deyran's.

La douceur n'étant pas la dotation des hommes et encore moins celle des avocats, cet ancien homme de robe, retraité des barreaux de Paris et de Toulouse, exerçait sur Mme Bertheaud, une protection bienveillante, mais ferme. Embrasser une cause et la défendre coûte que coûte, comme il sied aux avocats, est souvent une violence que l'on se fait à soi-même. François Deyran's n'agissait donc pas avec douceur, mais par devoir et sur la très faible distance qui le séparait de sa voisine, avec fraternité. L'endroit où ils résidaient, un peu à l'écart du village, avait produit naturellement ce compagnonnage.

L'avocat avait découvert Altzaï par le plus grand des hasards, ayant répondu à l'invitation d'un de ses clients qui détenait là une résidence de vacances.

Le dossier était simple et lui avait laissé quelque répit et il avait trouvé dans l'entourage de ce bienfaiteur une femme charmante, libre de son temps et de tout engagement. Ils avaient noué une relation qu'ils entretenaient un peu, entre deux solitudes, sous le regard amusé de Mme Bertheaud.

Ces deux êtres s'étaient épris du village d'Altzaï en même temps que d'eux-mêmes et il s'était créé entre eux et le décor qui les entourait une sorte de connivence.

Leur village, puisque c'est ainsi qu'ils se plaisaient à l'appeler, dominait la vallée comme aucun autre en ce lieu. Les dieux s'étaient attardés sur ces pentes où de gradin en terrasse la brume du matin glissait inexorablement comme la tunique d'un noyé. Chaque ferme, chaque maison construite sur le coteau, profitait d'un magnifique panorama, car aucune ne faisait écran aux autres. Ce savant agencement, fruit du travail des hommes autant que des saillies et des reliefs, avait produit un lieu unique et singulier.

Au milieu de toutes ces fermes, des chênes centenaires et quelques cèdres semblables à des dignitaires étreignaient et protégeaient l'église, la mairie, et le foyer.

Les femmes tentaient de remplir l'église, les hommes occupaient le foyer. En certaines occasions, l'une et l'autre faisaient salle comble.

Sous ces arbres vénérables, de larges banquettes de pierre avaient trouvé naturellement leur place. En fin de journée, les vieux du village aimaient à s'y retrouver, appuyés sur leurs bâtons.

Les Italiens du sud font usage de leurs mains, les gens d'ici ont leur bâton. Ne leur dites pas que c'est une canne, pour eux c'est un sceptre. Ce peut être une arme quand il est d'apparat.

S'ils étaient d'humeur joyeuse et si l'histoire était bonne, leurs « makhilas » virevoltaient au-dessus de leurs têtes. Si l'un d'eux avait préféré la compagnie des anges, les bâtons prenaient le deuil. Ce n'étaient alors que petits tracés dans la poussière, mêmes motifs répétés inlassablement, bâtons en berne et regards absents.

Puis le plaisir d'être ensemble reprenait, on n'avait guère de temps, il fallait se dépêcher, les bâtons risqueraient de verser dans l'ennui.

Et l'on reparlait de la chasse. Août en sa fin, septembre, octobre, ces jours pour soi où l'on ne partageait plus rien. Le pays se repliait sur lui-même et retournait à ceux qui l'habitaient. De toute façon, les touristes n'avaient plus d'argent à dépenser.

Fin août sonnait l'heure des lapins. Tout l'été, on les avait observés et le jour de l'ouverture, sans attendre, on y envoyait l'épagneul breton. Les fenaisons étaient terminées, le maïs attendrait, il n'était jamais assez sec.

Cette chasse ne durait pas. Les femmes n'aimaient pas dépouiller d'autres lapins que les leurs. Trop d'occupations, disaient-elles, à raison.

Alors venait septembre et ses petits labours, pièges à bisets et à tourterelles. Tromper ces premiers oiseaux de passage demandait peu de moyens : quelques piquets fichés en terre, un entrelacs de baguettes de noisetier et de fougères, une tôle rouillée couverte de branchages en guise de toiture et quelques appelants. Le biset n'est pas d'instinct grégaire. Pas de grandes compagnies, mais un ou deux sujets à chaque fois et plus souvent un que deux. Les prises étaient modestes, mais elles étaient sûres, l'oiseau n'étant pas soupçonneux.

Si par chance, une volée s'invitait sur un labour, on pouvait espérer mieux. Un tir posé et à l'envol, un autre tir et une autre prise si le petit plomb s'éparpillait assez.

Tout cela préparait octobre et sa chasse à la palombe. Chasse de religieux où les épouses subissaient une véritable relégation. On y consacrait tout son temps et son argent, selon ses moyens.

Si la place était bonne, on la faisait sienne. La perdre serait un déshonneur. On la perdrait un jour, mais on vendrait cher sa peau.

L'oiseau que l'on chassait était le plus beau et le plus déconcertant et la nature lui rendait constamment hommage : vols bleus majestueux dans l'or des hêtraies et certains jours, une procession d'oiseaux à vous faire perdre la raison. Ces jours-là, les fusils parlaient dans les bois de Mayrule d'Anthole et d'Etchelu, dans le bois d'Holzarte, dans les profondeurs de Zouhoure, d'Aychigare et d'Odeyzakia. Coups de fusil en écho, étouffés et lugubres ou coups de fusil secs et lumineux. Coups de fusil isolés dans les bois, les ravins et les forêts ou coups en rafales sur les sommets d'Ugatze, d'Arhansus, de Sensible, de Millagate, de Bizkarze.

L'oiseau ne savait rien de cette guerre joyeuse qu'on lui livrait, de cette chasse populaire et mondaine à la fois, démocratique et bourgeoise, pour ceux d'en bas et ceux d'en haut, ceux des palombières et ceux des cols et des ports. Chasse du courage et de la roublardise pour le paysan, le bûcheron, le menuisier. Chasse confortable et paresseuse pour le médecin, le chef d'entreprise, le négociant venus d'ailleurs.

Mais pour tous, une même admiration pour l'oiseau dont ils guettaient l'apparition, le même attachement légitime. Franchir les Pyrénées contre la mitraille et contre le vent, gagner sa liberté et partir en ambassade. Qui mieux que lui ! pensaient-ils tous sans distinction.

L'engagement

Cela faisait six mois que Marianne Gélín, fraîchement diplômée, avait rejoint le cabinet Delcourt, de grande réputation, spécialisé dans l'assurance et la gestion de patrimoine.

Ce premier emploi, obtenu très rapidement, lui était apparu comme une aubaine alors même qu'elle avait réalisé des études sérieuses et même brillantes sur la fin. Deux diplômes d'études supérieures, obtenus avec une grande facilité, avaient renforcé un dossier de candidature que peu d'étudiants auraient pu proposer.

Le cabinet Delcourt était depuis quelques mois dirigé par Maxime, fils de Paul, le fondateur.

Dans la ville de Bordeaux où il avait ouvert ses bureaux, Paul Delcourt avait su réunir une clientèle fidèle composée de négociants bien implantés dans le commerce du vin ou du bois.

Le grand Bordeaux et les Landes voisines se côtoyaient dans les bureaux feutrés de la rue du Palais Gallien. Issus de familles anciennes établies de longue date ou nouveaux riches, tous les notables locaux se croisaient en ce lieu, sans se connaître toujours et parfois même en s'ignorant délibérément.

Entrer chez les Delcourt était une reconnaissance, y croiser un concurrent, une satisfaction ou une mise en garde selon que l'on était débutant ou plus installé.

Était-ce la gestion patrimoniale et le secret dont elle s'entoure souvent, mais Paul Delcourt n'était guère bavard avec ses collaborateurs, au point d'apparaître distant et parfois même austère. Barbe courte et soignée, en forme de collier, comme en portent les pasteurs et les capitaines de navire, veste de chasse à gros boutons et à soufflets les jours de pluie et veste à l'anglaise sur gilet le reste du temps. Le tweed pied-de-poule ou à chevrons et les coudières ne devaient tromper personne ; c'était bien une raideur toute britannique qui s'exprimait ainsi.